

Histoire printanière d'une petite fleur blanche Thérèse Martin 1873 – 1897

Le jour du Seigneur – Ed CFRT – 1997

Par Denis VASSE et Michel FARIN

Les citations de Thérèse sont en italiques.

« *Vous m'avez demandé d'écrire sans contrainte ce qui me viendrait à la pensée...* »

Cette règle pour écrire que Thérèse a reçue de sa Prieure, ressemble à la règle que le psychanalyste donne à son patient au début de la cure.

Cela nous autorise à une lecture du discours de Thérèse à la lumière de la compréhension dont la psychanalyse donne les clés sans pour autant porter atteinte à une lecture spirituelle de ce même discours à la lumière de la révélation de Jésus Christ.

« *Vous m'avez demandé d'écrire sans contrainte ce qui me viendrait à la pensée. Ce n'est donc pas ma vie proprement dite que je vais écrire, ce sont mes pensées sur les grâces que le bon Dieu a daigné m'accorder. Je me trouve à une époque de mon existence où je puis jeter un regard sur le passé. C'est pour vous seule que je vais écrire l'histoire de la petite fleur cueillie par Jésus, aussi je vais parler avec abandon, sans m'inquiéter ni du style ni des nombreuses digressions que je vais faire.*

Le 25 juin 1874 alors que j'avais à peine 18 mois, voici ce que maman disait de moi : « il m'est arrivée une drôle d'aventure dernièrement avec la petite, j'ai l'habitude d'aller à la messe de 5h et demie, dans les premiers jours, je n'osais pas la laisser mais voyant qu'elle ne se réveillait jamais, j'ai fini par me décider à la quitter. Je la couche dans mon lit et j'approche le berceau si près qu'il est impossible qu'elle tombe. Un jour j'ai oublié de mettre le berceau, j'arrive et la petite n'était plus dans mon lit, au même moment j'entends un cri, je regarde et je la vois assise sur une chaise qui se trouvait en face de la table de mon lit, sa petite tête était couchée sur le traversin et là elle dormait d'un mauvais sommeil car elle était gênée. Je n'ai pas pu me rendre compte comment elle était tombée assise sur cette chaise puisqu'elle était couchée, j'ai remercié le bon Dieu de ce qu'il ne lui est rien arrivé, c'est vraiment providentiel, elle devait rouler par terre, son bon ange y a veillé et les âmes du purgatoire, auxquels je fais tous les jours une prière pour la petite l'ont protégée. Voilà comment j'arrange cela, arrangez-le comme vous voudrez »

Michel Farin - Voilà comment j'arrange cela, arrangez-le comme vous voudrez...

Denis Vasse - C'est beau non ? C'est ouvert à l'interprétation quand même !

MF - C'est sa mère qui écrit ça

DV – C'est sa mère qui écrit ça, et sa mère est pleine de choses comme ça. La correspondance de sa mère dans laquelle elle puise pour dire ça est pleine de chose comme ça. Et c'est quand même aussi là dedans qu'on trouve la manière dont sa mère va croire qu'elle est morte la première fois qu'elle tète sa nourrice et qu'elle s'endort, elle a 2 mois, elle ne voulait plus

têter sa mère, on va chercher la nourrice, la nourrice arrive, elle est au sein de la nourrice, elle tête, elle tête, elle tête et comme les mômes, comme un petit chat qui a bien tété, elle s'arrête, elle s'endort sans même avoir fait son rot et voyant ça, Mme Martin croit qu'elle est morte, comme les autres. Alors quand même on voit bien qu'elle est pleine j'allais dire du souci, de la peur, ou aussi du désir de la mort et que, c'est bien là l'endroit où elle est marquée par les 4 enfants qu'elle a perdu avant la naissance de Thérèse, 3 en bas âge et une petite fille de 5 ans.

« J'aimais beaucoup papa et maman et leur témoignais ma tendresse de mille manières, car j'étais très expansive. Seulement les moyens que j'employais étaient parfois étranges comme le prouve ce passage d'une lettre de maman : « le bébé est un lutin sans pareil, elle vient me caresser en me souhaitant la mort : « Oh que je voudrais bien que tu mourrais ma pauvre petite mère. » On la gronde, elle dit : c'est pourtant pour que tu ailles au ciel puisque tu dis qu'il faut mourir pour y aller »

DV - Le rapport mère-fille est complètement ambivalent, c'est-à-dire que dans cet amour il y a une confusion entre l'amour et la haine. C'est-à-dire qu'on ne sait pas si c'est la mort qui est voulue ou la vie de l'autre, mais c'est un lien qui est fondé sur le refus et sur la mort ou sur le refus de la mort, et ça fait un lien complètement pathologique, un lien de fou. Ça ne peut pas faire une génération dans la vie. C'est ce qui se passe entre Thérèse et sa mère. Alors une fois qu'elle l'a donnée à la nourrice, Rose Taillé, elle est tranquille, elle retrouve son activité, Mme Martin, et Thérèse retrouve la vie. Rose Taillé c'est la femme qui a été sa nourrice et qui lui a sauvé la vie quand elle avait 2 mois, qui l'a emmenée chez elle. Elle avait une ferme, elle est restée chez elle plus d'un an. Elle a fait son métier de nourrice mais justement sans confisquer la petite fille d'une certaine manière, comme toujours quand la vie vraiment nous est donnée, le médiateur ne confisque rien pour lui. Et ça je crois que ça a sauvé Thérèse, alors elle a gardé tout un discours névrotique, de « Chérie » « d'amour » ; à chaque fois qu'une soeur s'en va elle lui donnait tout etc. Elle n'a pas pu faire le deuil de l'amour de la mère, donc il a fallu qu'elle la remplace par ses soeurs, et cela est complètement traversé par, je crois l'amour de Dieu, le désir de Dieu et quel désir, quelle passion incroyable ! Mais dont la figure dans la vie de Thérèse est quand même Rose Taillé parce que c'est avec elle que la petite fille naît.

Et ça c'est très très important puisque justement ce qu'elle va oublier dans ses manuscrits, Thérèse, c'est sa nourrice ! C'est-à-dire justement la femme qui l'a introduite à la vie, la femme par laquelle elle est sortie de son anorexie.

« Véritablement tout me souriait sur la terre. Je trouvais des fleurs sous chacun de mes pas et mon heureux caractère contribuait aussi à rendre ma vie agréable. Mais une nouvelle période allait commencer pour mon âme, je devais passer par le creuset de l'épreuve et souffrir dès mon enfance afin de pouvoir être plus tôt offerte à Jésus. De même que les fleurs du printemps commencent à germer sous la neige et s'épanouissent aux premiers rayons du soleil, ainsi la petite fleur dont j'écris les souvenirs a-t-elle dû passer par l'hiver de l'épreuve. »

DV - Les mots qu'elle emploie dans les métaphores qu'elle emploie viennent sûrement de l'époque où elle apprend à parler. Quand elle revient de chez la petite Rose chez elle, « elle sait tous les mots » dit Mme Martin. Comme toujours chez les enfants qui les ont entendus

très tôt, qui ne savent même plus qu'ils ont entendu mais qui deviennent signifiants comme s'ils faisaient partie de leur chair. Ça lui donne cette espèce de netteté pour parler de ce qui ne se voit pas, pour parler de l'origine d'une certaine manière.

En particulier la petite fleur, sans même qu'elle le sache, ça ne peut pas ne pas faire référence à la petite rose, c'est-à-dire à Rose Taillé.

MF – Et quand elle dit qu'elle fera tomber une pluie de roses sur la terre à sa mort.

DV – C'est dans la même série. Si on enlève le rapport de la pluie de roses à la vie qu'elle a retrouvée chez Rose Taillé dont elle est la petite, ça n'est plus interprétable au sens fort comme une pluie de bénédictions, c'est-à-dire la vie donnée, ça redevient mièvre, on va dessiner des roses partout.

MF – C'est gentil, c'est joli.

DV - C'est joli et c'est gentil, alors que manifestement ça a un autre sens.

« Un mois avant la rentrée de Marie au Carmel, papa nous conduisit à Alençon, mais ce voyage fut loin de ressembler au premier. Tout y fut pour moi tristesse et amertume, je ne pourrais dire les larmes que je versais sur la tombe de maman parce que j'avais oublié le bouquet de bleuets cueillis pour elle. Je me faisais vraiment des peines de tout, c'était le contraire de maintenant, car le bon Dieu me fait la grâce de ne pas être abattue par aucune chose passagère. Quand je me souviens du temps passé, mon âme déborde de reconnaissances en voyant les faveurs que j'ai reçues du ciel. Il s'est fait un tel changement en moi que je ne suis pas reconnaissable. »

DV - On est ramené sur la tombe de sa mère dont elle n'a pas pu faire le deuil et là elle nous raconte une séance de larmes, comme si le deuil était fait, qui est provoqué par un lapsus, un acte manqué, elle a oublié les fleurs qu'elle avait cueillies pour aller sur la tombe de sa mère. Je trouve ça absolument étonnant, et elle en donne l'interprétation, elle dit *« je me faisais vraiment des peines de tout, c'était le contraire de maintenant. »* Elle voit bien qu'elle pleure pour rien.

MF – Et ce qui est extraordinaire c'est qu'elle se souvient de ça avec reconnaissance, d'en être sortie.

DV – Oui, tout à fait.

MF – D'ailleurs, il faut sortir de cette ambiguïté par rapport à la mère dans toute l'histoire, c'est les fausses histoires de saints qui nous présentent une trajectoire dans laquelle il n'y a rien, il n'y a pas d'ambiguïté.

DV – Les fausses histoires de vrais saints c'est quand on présente des grâces qui ne sont pas inscrites dans l'histoire comme les mots de Thérèse. Alors ça tombe du ciel, au mauvais sens du terme, mais c'est dans un pur rapport d'extériorité alors que la grâce de Dieu nous est donnée à travers notre expérience et notre histoire, elle n'est pas étrangère.

MF – *« il s'est fait un tel changement que je ne suis pas reconnaissable »* c'est là que ça nous touche, que la grâce nous fasse sortir d'un enfermement, d'une ambiguïté...

DV – Mais tu vois quelle merveille d'écrire cela ! Si elle était restée dans sa mélancolie, elle se serait reconnue mais elle aurait dit ça en pleurant, et en pleurant d'avoir pleurer, qu'elle se reconnaissait complètement dans un rapport à une mère qui ne l'avait pas aimée etc. Ce qu'on voudra. C'est là, c'est dans la mélancolie vraiment, que le fantasme est donné pour le réel. Et c'est ça la folie.

C'est bien là qu'a été coincée Thérèse, elle ne pouvait pas faire le deuil de celle qui ne s'était pas réjouie de sa propre naissance. Sauf si, justement à partir de là, il y a cette espèce de complète conversion, j'aime beaucoup ça quand elle parle d'un Noël 86 qu'elle appelle « complète conversion » : *« Ce fut le 25 décembre 1886 que je reçus la grâce de sortir de l'enfance, en un mot la grâce de ma complète conversion. Nous revenions de la messe de minuit où j'avais eu le bonheur de recevoir le Dieu fort et puissant. En arrivant au Buissonnet je me réjouissais d'aller prendre les souliers dans la cheminée, cet antique usage nous avait causé tant de joie pendant notre enfance que Céline voulait continuer à me traiter comme un bébé puisque j'étais la plus petite de la famille. Papa aimait à voir mon bonheur, à entendre mes cris de joie en tirant chaque surprise des souliers enchantés et la gaieté de mon roi chéri augmentait beaucoup mon bonheur, mais Jésus voulant me montrer que je devais me défaire des défauts de l'enfance, m'en retira aussi mes innocentes joies. Il permit que papa, fatigué de la messe de minuit éprouva de l'ennui en voyant mes souliers dans la cheminée et qu'il dit ces paroles qui me percèrent le coeur : « enfin heureusement que c'est la dernière année » je montais alors l'escalier pour aller défaire mon chapeau. Céline connaissant ma sensibilité et voyant des larmes briller dans mes yeux, eu aussi bien envie d'en verser, car elle m'aimait beaucoup et comprenait mon chagrin. « Oh Thérèse » me dit-elle « ne descend pas tout de suite ça te ferait trop de peine de regarder dans tes souliers. Mais Thérèse n'était plus la même. Jésus avait changé son coeur. Refoulant mes larmes, je descendis rapidement l'escalier et comprimant les battements de mon coeur, je pris mes souliers et les posant devant papa, je tirais joyeusement tous les objets, ayant l'air heureux comme une reine. Papa riait, il était aussi redevenu joyeux et Céline croyait rêver. Heureusement c'était une douce réalité, la petite Thérèse allait retrouver la force d'âme qu'elle avait perdue à 4 ans et demi et c'était pour toujours qu'elle devait la conserver. En cette nuit de lumière commença la troisième période de ma vie. La plus belle de toute, la plus remplie des grâces du ciel. En un instant l'ouvrage que je n'avais pu faire en 10 ans, Jésus le fit se contentant de ma bonne volonté qui jamais ne me fit défaut. Je sentis un grand désir de travailler à la conversion des pécheurs, désir que je n'avais pas senti aussi vivement. Je senti en un mot la charité entrer dans mon coeur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse. »*

DV – Il y a l'action de Dieu dans les âmes mais si on prend le côté psychanalytique, on peut considérer ça comme la fin d'un travail de deuil qu'elle a pu faire. Avec le départ de Marie (sa « troisième mère » entrée au Carmel en 1886), alors qu'avec le départ de Pauline (sa « seconde maman » entrée au Carmel en 1882) ça ne fait qu'exacerber quelque chose d'un deuil qu'elle ne peut pas faire puisqu'elle est comme attaquée par ce deuil, comme si on lui avait enlevé quelque chose de nécessaire pour vivre (mort de sa mère en 1877, Thérèse a 4 ans). Le travail de deuil est très narcissique d'une certaine manière et elle sort de ce narcissisme-là, alors ce qui est impressionnant, ce que tu n'as pas lu, ce sont les pleurs qui précèdent. Le 25 décembre 86, ce qu'elle dit c'est qu'elle pleure, elle pleure, elle pleure, *« j'étais vraiment insupportable par ma trop grande sensibilité ainsi s'il m'arrivait de faire involontairement une petite peine à une personne que j'aimais, au lieu de prendre le dessus et de ne pas pleurer ce qui augmentait ma faute au lieu de la diminuer, je pleurais comme une madeleine et lorsque je commençais à me consoler de la chose en elle-même, je pleurais d'avoir pleuré »*. On peut difficilement indiquer mieux cette spirale narcissique qui fait que c'est presque la jouissance de pleurer sur soi-même. *« Tous les raisonnements étaient inutiles et je ne pouvais arriver à me corriger de ce vilain défaut, je ne sais comment je me berçais de*

la douce pensée d'entrer au Carmel étant encore dans les langes de l'enfance ». C'est elle-même qui fait le diagnostique : comment c'était possible de penser entrer au Carmel alors qu'elle vivait comme ça ! Plus loin, ou plus avant elle dira *c'est cette enfant-là qui allait rentrer au Carmel*. Elle est étonnée elle-même « *il fallu que le bon Dieu fasse un petit miracle pour me faire grandir en un moment et ce miracle il le fit au jour inoubliable de Noël* », le jour de la naissance.

D'avoir vécu une telle histoire d'amour, de difficultés, d'amertume, de troubles et d'en être sortie, pour moi d'une certaine manière c'est là qu'il y a le pardon de Thérèse. Elle fait une mélancolie d'enfant, et on peut en mourir ça c'est clair ! Donc le miracle c'est qu'elle n'en meurt pas mais du coup elle va vivre sa souffrance avec un éclat, c'est même pas la supporter elle-même, elle va vivre de sa souffrance. Or ne pas annuler sa souffrance, pour un Homme, pour un enfant,... c'est pouvoir vivre.

MF – Et enfanter.

DV – Et enfanter. Tous les gens que j'ai rencontré qui n'ont pas voulu souffrir, comme ils disent, c'est-à-dire qui ont évité de souffrir, tous ces gens-là, un jour ou l'autre et plutôt un jour que l'autre, finissent par éviter de vivre. Parce que vivre, d'une certaine manière, c'est souffrir, et c'est souffrir de quoi ? C'est souffrir d'être marqué du manque, c'est-à-dire du signe de l'Autre.

MF – Dans ce récit-là, ce que tu soulignes c'est qu'elle passe du pleurer, répétitif au « j'ai soif ».

DV – Alors c'est très intéressant parce qu'au lieu que l'eau coule... on pourrait presque envisager cela sur le plan de la chaîne signifiante.... au lieu de parler d'elle-même avec des larmes qui coulent sans même pouvoir parler, c'est au contraire une aspiration à la vie. Avoir soif c'est vivre. Souffrir de la soif, c'est vivre !

MF – Et en même temps c'est mourir !

DV – Eh oui mais il n'y a qu'une manière de mourir c'est vivre, c'est bien cela qui est évité, dans la psychose ! C'est bien ça qui évite l'histoire.

MF – Qui cherche à l'éviter.

« Le cri de Jésus sur la croix retentissait aussi continuellement dans mon coeur : J'ai soif ! Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon bien-aimé mais je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes. Ce n'était pas encore les âmes des prêtres qui m'attiraient mais celles des grands pêcheurs. Je brûlais du désir de les arracher aux flammes éternelles. Afin d'exciter mon zèle, le bon Dieu me montra qu'Il avait mes désirs pour agréables. J'entendis parler d'un grand criminel qui venait d'être condamné à mort pour des crimes horribles, tout portait à croire qu'il mourrait dans l'impénitence. Je voulus à tout pris l'empêcher de tomber en enfer. Afin d'y parvenir, j'employais tous les moyens imaginables. Afin de me donner du courage pour continuer à prier pour les pêcheurs, je dis au bon Dieu que j'étais bien sûr qu'Il pardonnerait au pauvre malheureux Pranzini que je le croirais même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de repentir, tant j'avais de confiance dans la miséricorde infinie de Jésus. Mais que je lui demandais seulement un signe de repentir pour ma simple consolation. Ma prière fut exaucée à la lettre. Le lendemain de son exécution je trouve sous ma main le journal La Croix je l'ouvre avec empressement et que vois-je ? Mes larmes trahirent mon émotion et je fus

obligée de me cacher. Pranzini ne s'était pas confessé, il était monté sur l'échafaud et s'apprêtait à passer sa tête dans le lugubre trou quand tout à coup saisi d'une inspiration subite, il se retourne, saisi un crucifix que lui présentait le prêtre et baise par 3 fois ses plaies sacrées. J'avais obtenu le signe demandé et ce signe était la reproduction fidèle de grâces que Jésus m'avait faites pour m'attirer à prier pour les pêcheurs. N'était-ce pas devant les plaies de Jésus en voyant couler son sang divin que la soif des âmes était entrée dans mon coeur ? Je voulais leur donner à boire ce sang immaculé qui devait les purifier de leurs souillures, et les lèvres de mon premier enfant allèrent se coller sur les plaies sacrées. Quelle réponse ineffablement douce ! »

MF – c'est assez impressionnant tout ce qu'elle rapproche là en quelques pages : il y a cette sortie dont tu parles, c'est la naissance ; c'est en même temps le « j'ai soif » du Christ en croix, c'est le désir et c'est l'enfantement de l'assassin, sauvé de l'enfer puisqu'elle dit « *Ce n'était pas encore les âmes des prêtres qui m'attiraient mais celles des grands pêcheurs. Je brûlais du désir de les arracher aux flammes éternelles.* »

DV – Elle brûle du désir de vivre ! Et il n'y a pas de désir de vivre autre que celui d'enfanter, c'est-à-dire de donner la vie. Désirer vivre c'est donner la vie ! Ce n'est rien d'autre ! Avec ou sans sentiment ce que tu voudras, il n'y a pas de vie qui ne soit le don de la vie... Sinon tu la gardes ! Et alors tu deviens mélancolique à souhait !

MF - Elle va être reconnue Docteur de l'Eglise, mais là on sent pourquoi : elle met l'incarnation comme s'opposant à l'enfer. Et l'enfer c'est ce qui refuse l'incarnation.

DV – C'est pas l'enfer, c'est le mauvais ange ! Le péché suprême c'est d'éviter la vie, c'est refuser l'incarnation. C'est une chose dont je me sers assez souvent y compris dans les cures. Qu'ils soient chrétiens ou pas peu importe, mais cette expression de refus de l'incarnation est complètement parlante.

MF – Parce que ça emmène beaucoup plus loin que le seul refus de la loi...

DV – C'est le refus de l'Esprit qui fait vivre. Nous n'avons pas d'autre manifestation de l'Esprit que le corps vivant !

MF – Du coup Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face (d'ailleurs là c'est complètement rejoint) c'est pas mièvre comme titre.

DV – Oh tu parles ! C'est mièvre parce que ça passe par plusieurs filtres imaginaires mais quand tu vois naître un enfant, je suppose que pour Marie c'était pareil, ce n'est pas mièvre la naissance d'un enfant.

MF – Ce qu'il y a c'est qu'il faut traverser beaucoup de souliers enchantés qu'on met à Noël pour éviter ça...

DV – Mais c'est là où ça tombe. C'est là où d'être dans l'imaginaire de « mon papa chéri ... et que moi je suis très gentille ... » c'est hors de la manifestation imaginaire mais c'est là le paradoxe : là où chute cet imaginaire-là, ce que tu reconnais c'est la paix ! Le silence qu'il y a après la naissance. Je me souviens dans le Djebel, le silence d'après la naissance pour moi c'était un moment de bonheur incroyable ! Parce qu'en plus c'était des accouchements difficiles, compliqués souvent qui mettaient la vie du bébé en danger... et il y a le moment où il y a quelque chose du silence et de la paix qui s'installe... c'est merveilleux ! Tu es délivré d'une chape de l'imaginaire et tu en es d'autant plus délivré que tu n'y as pas consenti, que tu as fait ce qu'il y avait à faire, que tu ne t'es pas laissé prendre par l'inflation de la naissance ou par l'inflation de la douleur. C'est mystérieux mais c'est vrai !

Le 9 avril 1888, à l'âge de 15 ans, Thérèse entre au Carmel de Lisieux où elle va recevoir le « manteau de la Vierge ».

DV - Rien ne nous a fait autant de mal dans l'Eglise que la virginité définie comme une défense.

MF – Comme restée « intègre »

DV – Comme restée « intacte », pas touchée ! Tu parles ! ... Alors que la Vierge est celle qui est touchée par la parole, et qui engendre. Et puis la Vierge c'est « Qu'il me soit fait selon ta parole », c'est quand même ça la virginité.

MF – C'est pas une histoire de sexe seulement.

DV – Eh non, c'est pas une affaire de défense. La virginité c'est devenue l'érotisation de la défense. Plus tu aimes ne pas être touchée, la distance, plus tu es vierge. Tu parles ! C'est l'annulation du ressenti, l'annulation de la parole.

MF – Il y a beaucoup d'images autour d'un Carmel qui pourraient servir ça : les grilles, les voiles, les clôtures redoublés etc. quand ça cesse d'être symbolique, mais Thérèse dit le contraire, quand elle va rentrer au Carmel c'est là qu'elle va être touchée.

« Heureux ceux qui marchent suivant la loi du Seigneur » Ps 118

DV - Ce qu'elle cherche et ce qu'elle trouve dans son entrée au Carmel c'est la loi du père, mais du vrai père, c'est-à-dire de Dieu.

MF – D'ailleurs c'est celle qui lui interdit les confidences familiales avec Pauline. Elle le note : « *On n'est plus chez nous* ».

DV - Alors que manifestement M. Martin est un homme qui a une grande névrose obsessionnelle, je dirais dans mon langage à moi et qui est quelqu'un qui à l'évidence n'a pas pu être père au sens d'interdire à quelqu'un quelque chose, ou de pouvoir témoigner de l'amour de la mère pour la fille et de l'amour de la fille pour la mère. Tous ces rapports familiaux ou sont à interpréter comme complètement névrotiques, pour ne pas dire plus, ou bien alors on ne peut les lire qu'à la lumière de ce qui se révèle en elle à travers ce qu'elle dit et que j'ai appelé la transcendance du désir, du désir de Dieu. Ça traverse et du coup ça attire tout. C'est magnifique quand elle dit « *il suffit que je sois attirée pour attirer tous les autres* », tu vois bien qu'elle est en position christique, c'est formidable ! Dans les écrits, dans ses manuscrits, à la fin surtout, elle fait des prières les plus fondamentales du Christ dans St Jean, sa propre prière, elle les dit en son nom.

« De même qu'un torrent se jetant avec impétuosité dans l'océan entraîne après lui tout ce qu'il a rencontré sur son passage, de même, Oh mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivage de votre amour attire avec elle tous les trésors qu'il possède. Seigneur, vous le savez, je n'ai point d'autre trésor que les âmes qu'Il vous a plu d'unir à la mienne. Ces trésors c'est Vous qui me les avez confiés. Aussi j'ose emprunter les paroles que vous avez adressées au père céleste au dernier soir qui vous vit encore sur notre terre voyageur et mortel. Alors je voudrais pouvoir vous dire « Oh mon dieu : je Vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'oeuvre que Vous m'avez donnée à faire, j'ai fait connaître Votre nom à ceux que Vous m'avez donné. Ils étaient à Vous et Vous me les avez donnés, c'est maintenant qu'ils connaissent que tout ce que Vous m'avez donné vient de Vous. Car je leur ai communiqué les

paroles que Vous m'avez communiquées, ils les ont reçues et ils ont cru que c'est Vous qui m'avez envoyé. »

DV – Quand on rentre avec ça dans Thérèse on ne peut plus la lire comme une histoire de midinette ou de truc religieux imaginaire, c'est transcendant !

« Il se trouve dans la communauté une soeur qui a le talent de me déplaire en toute chose, ses manières, ses paroles, son caractère me semblaient très désagréables. Cependant c'est une sainte religieuse qui doit être très agréable au bon Dieu, aussi ne voulant pas céder à l'antipathie naturelle que j'éprouvais, je me suis dit que la charité ne devait pas consister dans les sentiments mais dans les oeuvres. Alors je me suis appliquée à faire pour cette soeur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. À chaque fois que je la rencontrais, je priais le bon Dieu pour elle, je ne me contentais pas de prier, je tâchais de lui rendre tous les services possibles et quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable je me contentais de lui faire mon plus aimable sourire. Un jour à la récréation, elle me dit à peu près ces paroles d'un air très content « voudriez-vous me dire ma soeur Thérèse de l'Enfant Jésus ce qui vous attire tant vers moi ? À chaque fois que vous me regardez je vous vois sourire » Ah ce qui m'attirait c'était Jésus caché au fond de son âme, Jésus qui rend doux ce qu'il y a de plus amer. Je lui répondis que je souriais parce que j'étais contente de la voir, bien entendu je n'ajoutais pas que c'était au point de vue spirituel »

DV – « Bien entendu je n'ajoutais pas que c'était au point de vue spirituel », ... parce que je crois que là ça fait bien piger à la fois comment elle aime son père et sa mère, même si la traduction qu'elle donne à son amour est complètement mièvre, dégoulinant de sentimentalité de « chéri » de toute sorte, mais justement ça ne veut pas dire ça.

MF – La mention de l'attirance c'est ce que tu prends toi comme signe de ce qui est transcendant. Elle sourit à cette soeur qui est ingrate comme elle reçoit le sourire de la vierge.

DV – Oui, tout à fait

MF – C'est-à-dire qu'il n'y a pas de sentiment...

DV – Ah je ne crois pas, c'est ce qui illumine du dedans en traversant justement les sentiments.

MF - Là elle éprouve des sentiments contraires à l'égard de cette soeur.

DV - C'est Dieu qui aime, ce n'est pas un amour sentimental. Nous sommes transcendés par l'amour.

À 20 ans, Thérèse se retrouve en charge des novices avec Mère Marie de Gonzague.

« Souvent les novices me disent « mais vous avez une réponse à tout, je croyais cette fois vous embarrasser. Où donc allez-vous chercher ce que vous dites ? » Il en est même d'assez candides pour croire que je lis dans leurs âmes, parce qu'il m'est arrivé de les prévenir en leur disant ce qu'elles pensaient. Une nuit une de mes compagnes avait résolu de me cacher une peine qui la faisait beaucoup souffrir. Je la rencontre dès le matin, elle me parle avec un visage souriant et moi sans répondre à ce qu'elle me disait je lui dis avec un accent convaincu « Vous avez du chagrin ». Si j'avais fait tomber la lune à ses pieds, je crois qu'elle ne m'aurait pas regardé avec plus d'étonnement. Sa stupéfaction était si grande qu'elle me gagna, je fus un instant saisie d'un effroi surnaturel. J'étais bien sûre de n'avoir pas le don de

lire dans les âmes mais cela m'étonnait d'autant plus d'être tombée si juste, je sentais bien que le bon Dieu était tout près, que sans m'en apercevoir j'avais dit comme un enfant des paroles qui ne venaient pas de moi mais de Lui. »

DV – Ça c'est très intéressant « comme un enfant ». Parce que pour moi le psychotique c'est celui qui a conservé en lui une lacune infantile, c'est-à-dire qu'il est immédiatement au niveau de l'appréhension que les enfants ont de leur mère, comme dans l'anorexie justement. Ils sentent quelque chose d'impossible dans ce rapport. Ils sentent la mort, ils la reconnaissent, mais sans le savoir, sans même avoir à le dire. Ça c'est tout à fait articulable à l'anorexie mentale.

MF – *Ce comme un enfant j'avais dit des paroles qui ne venaient pas de moi mais de Lui...*

DV – Ou c'est une pure lucidité qui mène à la destruction ou c'est de l'ordre de l'amour de Dieu, c'est-à-dire de Dieu qui parle en toi. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de

MF – de troisième possibilité.

Ailleurs elle dit que ça lui arrive dans l'autre sens, elle était dans une grande peine d'âme et la vieille soeur Geneviève, qui était un peu la sainte de la communauté, lui dit « Souvenez-vous soeur Thérèse que notre Dieu c'est le dieu de la Paix ». Et elle dit qu'elle entend cette phrase comme lui étant adressée et ça a un effet extraordinaire et qu'elle vient la revoir plus tard et elle lui demande si elle a eu l'intuition de son état de tristesse. Et la vieille soeur lui dit « aucune » et elle ajoute « c'est cette voie que j'aime car dans cette voie il ne se trouve aucune illusion »

DV – Voilà, tout à fait. Mais il n'y a aucune illusion parce qu'il n'y a aucune inflation, aucune redondance de l'imaginaire ni aucun retrait. Dès lors, où que ce soit, que tu parles de cette voie-là qui n'est pas de l'ordre de l'inflation ou de l'ordre du retrait, ça parle en toi.

MF – ça parle en toi, sans que tu n'imagines rien.

DV – Voilà

« L'année dernière le bon Dieu m'a accordé la consolation d'observer le jeûne du Carême dans toute sa rigueur, jamais je ne m'étais sentie aussi forte et cette force se maintint jusqu'à Pâques. Cependant le jour du vendredi Saint, Jésus voulu me donner l'espoir d'aller bientôt le voir au ciel. Oh qu'il m'est doux ce souvenir ! Après être restée au tombeau jusqu'à minuit, je rentrais dans notre cellule, mais à peine avais-je eu le temps de poser ma tête sur l'oreiller que je sentis comme un flot qui montait, montait en bouillonnant jusqu'à mes lèvres. Je ne savais pas ce que c'était mais je pensais que peut-être j'allais mourir et mon âme était inondée de joie. Cependant comme notre lampe était soufflée, je me dis qu'il fallait attendre jusqu'au matin pour m'assurer de mon bonheur car il me semblait que c'était du sang que j'avais vomi. Le matin ne se fit pas longtemps attendre. En m'éveillant je pensais tout de suite que j'avais quelque chose de gai à apprendre et en m'approchant de la fenêtre je pus constater que je ne m'étais pas trompée. Ah mon âme fut remplie d'une grande consolation, j'étais intimement persuadée que Jésus au jour anniversaire de sa mort voulait me faire entendre un premier appel. C'était comme un doux et lointain murmure qui m'annonçait l'arrivée de l'époux. »

À 23 ans, Thérèse est atteinte des premiers symptômes de la tuberculose dont elle mourra un an et demi plus tard.

DV – Il y a de très belles choses dans Thérèse, en particulier quand elle est malade où on croit qu'il y a une espèce de jouissance à mourir tout de suite. Elle dit « *non, si les médecins me disaient que je suis guérie, je dirais que je suis très contente d'être guérie et de vivre jusqu'à 80 ans* » et elle dit quelque chose d'extraordinaire « *Et pourtant j'ai souffert comme si j'allais mourir ça me redonnera l'occasion de souffrir et de mourir encore* ». C'est magnifique ça, mais elle ne se plaint pas. Elle n'est pas du tout dans la jouissance imaginaire de mourir jeune et sainte etc. Si ça avait été ça, elle aurait piqué une crise d'angoisse fabuleuse à en mourir. C'est pas possible autrement. C'est comme quand tu as court-circuité tout cela et que tu es content pour toi-même de rencontrer quelqu'un que tu as invité par exemple, et quand il arrive au lieu de te jeter dans ses bras et de le reconnaître, ça va très mal se passer, tu vas être triste, il y a beaucoup de gens qui sont comme ça, ils ne savent que préparer les fêtes mais quand la fête arrive il n'y a plus personne. Justement parce qu'il la préparait pour eux, ce n'était pas une ouverture, ce n'était pas une attente véritable. Tu ne peux recevoir que ce que tu attends depuis le début. Cette attente-là nous l'avons de moins en moins, et pourtant c'est ça l'attente vivante. Pourquoi c'est l'attente vivante ? Parce que c'est le temps indexé de l'espérance. Tu ne peux pas attendre si tu n'espères pas et qu'est-ce que c'est que l'espérance ? C'est espérer ce qui te donne la vie, c'est-à-dire ce qui te fait vivre déjà maintenant. D'où l'importance des mots et de la manière dont on se comporte avec toi dès que tu es tout petit, rien de pire pour l'homme et pour l'humanité que les témoins menteurs. Les témoins qui ne sont pas menteurs c'est ceux qui témoignent de la vie qui t'est promise.

« La veille de ces heureux jours Marie me prenait le soir sur ses genoux, et me préparait comme elle l'avait fait pour ma première communion. Je me souviens qu'une fois elle me parla de la souffrance, me disant que je ne marcherais probablement pas par cette voie, mais que le bon Dieu me porterait toujours comme une enfant. Le lendemain après ma communion, les paroles de Marie me revinrent à la pensée. Je sentis naître en mon coeur un grand désir de la souffrance et en même temps l'intime assurance que Jésus me réservait un grand nombre de croix. Je me sentis inondée de consolations si grandes que je les regarde comme une des grâces les plus grandes de ma vie. La souffrance devint mon attrait, elle avait des charmes qui me ravissaient sans les bien connaître. Jusqu'alors j'avais souffert sans aimer la souffrance, depuis ce jour je sentis pour elle un véritable amour. »

DV – Dans la réflexion de Marie, en disant « Tu auras une autre voie », il y a quoi ? Il y a présente l'image de la petite dernière qu'est Thérèse dont son père fait toutes les volontés, qui est l'attention de tout le monde et donc on voit bien qu'elle est enfermée dans une image infantile d'enfant. Et elle lui dit « tu ne marcheras pas sur la voie de la souffrance » qui est la voie de l'homme universel, on n'entre pas dans la vie sans souffrance. Et c'est ça que Thérèse entend, elle est déjà dans un rapport intérieur très juste par rapport à ce qu'est la vie.

MF – « Le bon Dieu te portera toujours comme une enfant », c'est ça l'infantilisation et pourtant c'est exactement ce que Thérèse va dire après, qu'elle est portée par les bras du bon Dieu...

DV – C'est l'enfant vrai et l'enfant qu'elle va être et l'enfant dont il s'agit, l'enfant de Dieu, c'est l'enfant de la souffrance. Et c'est ce qu'elle dit « *je sens bien que je n'aurais aucune déception car lorsqu'on s'attend à une souffrance pure et sans aucun mélange, la plus petite joie devient une surprise inespérée et Lui, vous le savez ma mère, la souffrance elle-même*

devient la plus grande des joies lorsqu'on la recherche comme le plus précieux des trésors. »
C'est-à-dire que dans la souffrance pure, dans ce qu'elle indique on voit bien que le signifiant souffrir, c'est vivre. Certains psychotiques se tapent la tête contre les murs, se griffent, se lacèrent pourquoi ? Parce qu'ils cherchent dans le fait de souffrir, d'avoir mal, la sensation de vivre qu'ils n'ont plus.

MF – Vivre c'est être altéré.

DV – Vivre c'est être altéré, c'est être touché par l'autre, c'est être entaillé par l'autre, c'est vivre avec. Quand quelqu'un vient souffrir avec toi c'est parce qu'il t'aime, ça ne peut pas être autrement. Pour Thérèse ça ne peut pas être autrement, c'est parce qu'elle aime Jésus. Alors il ne faut pas raconter que c'est pour avoir mal qu'elle a mal, c'est pour souffrir...

MF – ou pour obtenir quelque chose de Jésus...

DV – alors là encore moins ! C'est l'amour qui souffre.

« Je jouissais alors d'une foi si vive, si claire que la pensée du ciel faisait tout mon bonheur. Je ne pouvais croire qu'il y eut des impies n'ayant pas la foi. Je croyais qu'ils parlaient contre leurs pensées en niant l'existence du ciel, du beau ciel où Dieu lui-même voudrait être leur éternelle récompense. Aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi, qui par l'abus des grâces perdent ce précieux trésor source des seules joies pures et véritables. Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un sujet de combats et de tourments. Cette épreuve ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le bon Dieu et cette heure n'est pas encore venue. »

DV - Elle fait l'expérience de la perversion sans l'être.

MF – Elle dit : « *Jésus m'a fait sentir* ».

DV – Oui, c'est-à-dire ce dont il souffre, c'est la souffrance du Christ. Ce dont il meurt même. Alors c'est très beau parce que quand tu disais « les impies vont contre leurs pensées » moi ce que j'entends : ils ne vont pas contre leurs pensées, ils vont contre leurs désirs ! Les pervers vont contre leurs désirs, c'est même tellement encre à l'envers qu'il n'y a qu'en niant le désir et la vie, qu'ils en vivent, c'est fou ! Mais on se prend bien la main dans le sac quand même, quand le jaloux ne peut pas participer à la fête qu'il y a chez lui, quand il ne peut pas partager la joie de l'autre, qu'il ne peut pas entrer dans la louange, qu'il ne peut pas chanter le psaume avec son frère à la chapelle ou à l'Eglise, tu vois bien qu'il nie la joie de l'autre, il n'en veut pas !

MF – L'horreur de cette position-là, il ne la sent pas, c'est celui qui l'aime qui le sent.

DV – Tout à fait

MF – Ça éclaire bien parce que « *Jésus m'a fait sentir qu'il y a...* » sans cela on ne la sent pas...

DV – Sans l'amour tu ne sens pas la perversion, elle ne te fait pas souffrir, tu vas arranger ta vie à côté.

MF - Le sens du péché c'est l'innocent qui le connaît.

DV – Le vrai sens du péché c'est la souffrance, c'est ce qui fait souffrir la vie. L'innocent va souffrir du mal, en lui le mal est souffrance. C'est exactement la position de Jésus. Dieu connaît le mal dans l'homme là où son fils souffre. Dieu connaît le mal de l'homme par la

souffrance et l'enfant innocent connaît le mal ou le mensonge de ses parents par la souffrance, pas par le savoir.

MF – C'est-à-dire que quelqu'un comme Thérèse dont on pourrait penser qu'elle est tellement loin du péché, en fait elle est au coeur du sens du péché.

DV – Ça c'est comme penser que Jésus Christ est très loin du péché, c'est la même chose ! Il est au cœur ! Et il est venu dans cet abaissement-là, il est venu au cœur du péché, il est venu même à l'origine du péché. Vivre le mal comme souffrance c'est à mon avis la plus haute forme de compassion. En tous les cas, c'est celui pour qui, avec la grâce divine, la souffrance devient la marque, le signe de l'amour... je trouve que ce qui est éblouissant dans ces cas-là, et c'est le cas de Thérèse, c'est la Paix.

« Ce n'est pas à la première place mais à la dernière que je m'élançe. Au lieu de me m'avancer avec le pharisien, je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain, mais surtout j'imité la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt son amoureuse audace qui charme le coeur de Jésus, séduit le mien. Oui je le sens. Quand bien même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le coeur brisé de repentir me jeter dans les bras de Jésus car je sais combien il chérit l'enfant prodigue qui revient à lui. Ce n'est pas parce que le bon Dieu dans sa prévenante miséricorde a préservé mon âme du péché mortel que je m'élève à lui par la confiance et l'amour. »

Thérèse meurt le 30 septembre 1897